RETRO NEWS

Crier « *Vivent les Soviets!* »
c'est pour un Français
crier « *Vive ma mort!* »

L'ŒUVRE

9, rue LOUIS-LE-GRAND (2e arr.)
Adresse Télégraphique : ŒUVRE-PARIS
Chèque postal n° 1046

DERNIÈRE ÉDITION — 5 H. DU MATIN — UN FRANC
N° 9.920. — Samedi 3 et dimanche 4 avril 1943

TEL. : OPERA 65-00 et la suite
Après 20 heures :
PROVENCE 98-74 et 75

SAINT-MAUR O. L. 3-IV-43 BIBLIOTHÈQUE

Une Légion des Volontaires français est entrée en lutte, en Tunisie, *aux côtés des forces de l'Axe*

Berlin, 2 avril. — Une légion de volontaires français va prendre part aux combats qui se déroulent en Tunisie. Ainsi qu'on l'annonce de Berlin, le résident général français en Tunisie, l'amiral Estéva, a rendu visite à l'unité de cette Légion. Il a félicité ensuite les légionnaires pour le loyalisme et le patriotisme dont ils font preuve.

L'agence Transocéan *apprend de source compétente que la Légion des Volontaires Français pour la défense de la Tunisie contre les Anglo-Américains est entrée en lutte aux côtés des puissances de l'Axe.*

Des colonnes anglo-américaines *puissamment attaquées* par vagues aériennes

Rome, 2 avril. — Le grand quartier général des forces armées italiennes communique :

Dans le secteur central du front tunisien, des attaques ennemies ont été repoussées.

Des formations aériennes de l'Axe ont attaqué, en vagues successives, des colonnes motorisées et d'infanterie ennemies, ainsi que les installations maritimes de Bône.

Dans cette région s'appuie surtout sur une étroite bande de terre entre les chotts et la mer, bande de terre ne présentant que 3 à 5 kilomètres de large et qui constitue ainsi un terrain particulièrement propice à la défense. Les chotts en question qui s'étendent à l'ouest des positions de Rommel sont infranchissables. Quelques étroites pistes permettent seulement à quelques hommes d'avancer en file indienne, mais excluent toute possibilité de transport. Les troupes anglo-américaines situées à l'est de Gafsa, n'ont également pas repris leurs attaques. Par contre, quelques opérations locales menées par les troupes germano-italiennes se sont soldées par des gains de terrain et une amélioration des positions de l'Axe. En combats aériens, 10 avions ennemis ont été abattus tandis que la Luftwaffe ne perdait qu'un seul appareil.

forces. La défense germano-italienne



Un tank américain détruit sur le front de Tunisie par l'aviation italienne. (Photo FAMA)

Des avions de chasse allemands ont abattu neuf appareils ennemis en combats aériens. Cinq autres ont été descendus par la DCA de Sfax.

Au cours de la nuit dernière, des avions ennemis ont jeté des bombes de petit calibre sur Messine et sur Villa San Giovanni. Il y a eu quelques blessés. Quelques bombes ont également été jetées sur Catane, sans causer de victimes. Un avion ennemi, atteint par la DCA de Catane, s'est abattu en mer.

Les chars de Rommel dans la bataille

Stockholm 2 avril. — *Le maréchal Rommel vient de s'attaquer, avec de puissants contingents de troupes, aux forces anglo-américaines qui tentent de progresser en direction de la côte, selon des comptes rendus d'agences parvenus à Londres du grand quartier du général Montgomery.*

Sur la route qui mène à Mateur, les Britanniques ont dû plier, selon les mêmes comptes rendus, devant une attaque énergique des formations de chars du maréchal Rommel.

Les combats ont diminué d'intensité

Berlin, 2 avril. — Les milieux compétents de Berlin déclarent que sur le front tunisien, les combats ont diminué d'intensité au cours de la journée de jeudi.

Bien que les Anglo-Américains aient renouvelé en différents secteurs leurs attaques contre les positions de défense germano-italiennes, ils ne réussirent pas à remporter de succès. Tandis qu'en Tunisie centrale et méridionale, toutes les attaques étaient repoussées, on n'enregistra au nord de la Tunisie qu'une activité très faible. Si les Anglo-Américains n'ont pas osé renouveler leurs assauts, c'est uniquement en raison de la consolidation des lignes germano-italiennes dans ces secteurs. En ce qui concerne la situation militaire dans le centre et le sud de la Tunisie, les experts berlinois enregistrent une certaine pose. Les mouvements de retraite des troupes du maréchal Rommel de l'espace de la ligne de Mareth furent réalisés avec tant d'habileté que l'adversaire se voit à présent contraint de procéder à un regroupement total de ses

En mars les Soviétiques ont perdu 1.267 avions

Grand quartier général du Fuehrer, 2 avril. — Le haut commandement des forces armées allemandes communique :

Au sud du lac Ladoga, l'ennemi a exécuté en vagues successives de puissantes attaques contre nos positions. Elles ont été brisées devant nos lignes, soit par le feu des défenseurs, soit au cours de corps à corps.

Dans les autres secteurs du front de l'est, activité locale de peu d'importance.

Au cours du mois de mars, les troupes soviétiques ont perdu 1.267 avions; 1.026 ont été abattus en combats aériens, 143 par la D.C.A. de la Luftwaffe et 36 par les troupes de l'armée de terre. Le reste a été détruit au sol.

En Tunisie, les attaques de l'ennemi ont été plus faibles que les jours précédents. Plusieurs démonstrations offensives de formations américaines et britanniques contre les secteurs du centre et du sud ont été repoussées.

Les forces allemandes et italiennes ont obtenu, grâce à quelques attaques locales, des améliorations à leurs positions, et ont anéanti des formations ennemies qui avaient été isolées.

Au-dessus de la Tunisie, et près de l'île de Crète, des chasseurs allemands ont abattu dix avions. Un de nos appareils n'est pas rentré à sa base.

Des forces aériennes ennemies d'importance moyenne ont exécuté dans la journée d'hier des attaques contre les régions occupées de l'ouest, ainsi que contre la ville de Trèves. Quatre avions ennemis ont été abattus.

La plus petite de Paris c'est la rue PIROUETTE

C'est bien à tort que l'on considère la rue des Degrés comme la plus petite de Paris.

D'ailleurs, cette rue, qui relie la rue de Cléry à la rue Beauregard, n'en est pas une, puisqu'elle est placée entre deux pignons et n'est composée que d'un escalier de quatorze marches qui existait déjà au 17e siècle.

Nous pensons que la plus petite rue de Paris est actuellement la rue Pirouette qui, face aux pavillons des Halles, ne comporte plus qu'un seul immeuble au n° 3.

Cette rue Pirouette, qui est comprise entre la rue Rambuteau et la rue



Ce qui reste de la rue Pirouette. (Photo Pomier-« Œuvre »

Mondétour, mesurait autrefois 38 mètres.

C'est au 16e siècle qu'elle fut ainsi baptisée, après s'être appelée *Pierset de Théroueune*, puis *Pirouet en Tiroye*, puis par altération *Pirouet*, et enfin *Pirouette*.

« En face du débouché de la rue Pirouette, nous rappelle M. Pessard, se trouvait le pilori, tour octogone au milieu de laquelle était placée une roue mobile, percée de trous, où l'on faisait passer la tête des patients qui, les jours de marché, étaient exposés à la curiosité du populaire. »

Il ne reste plus rien, fort heureusement, de ce pilori.

La rue Pirouette n'abrite même plus la vieille auberge du Heaume qui, au n° 5, offrait encore un souvenir pittoresque des hostelleries d'autrefois.

Un café-tabac et un marchand de fruits et légumes sont aujourd'hui les seuls ornements de la plus petite rue de la capitale.

A. N.

Le Duce prend des mesures sévères contre le marché noir

La peine de mort est prévue

Rome, 2 avril. — Le Duce a adressé personnellement aux Préfets et aux Secrétaires fédéraux des instructions leur donnant le pouvoir de lutter efficacement contre le marché noir.

Les Préfets pourront désormais envoyer les délinquants dans des camps de concentration spécialement aménagés pour eux aux Abruzzes. *La peine capitale reste applicable dans les cas les plus graves.* Une surveillance accrue s'exercera sur les restaurants.

La presse s'efforce de persuader le public de la nécessité de lutter contre le marché noir ou les manœuvres frauduleuses qui profitent à certaines catégories de consommateurs et empêchent de relever le taux des rations.

La presse italienne invite les consommateurs à collaborer avec les autorités pour assainir le marché, même si cela leur coûte des sacrifices. De la sorte, ils défendront le pouvoir d'achat de leurs salaires, de leurs revenus et contribueront à la victoire.

« Les routes maritimes de la Grande-Bretagne doivent être coupées », déclare le grand-amiral Doenitz.

(Voir à la 2e page)

Le président Laval est rentré à Vichy

Vichy, 2 avril. — Le président Laval, chef du gouvernement, qui avait quitté ce matin l'Hôtel Matignon, est arrivé à Vichy à 15 heures.

Le chef du gouvernement s'est aussitôt rendu à la réunion des intendants de police des deux zones.

Puis, après avoir longuement conféré avec le Maréchal de France, chef de l'Etat, le président Laval a reçu M. Max Bonnafous, ministre secrétaire d'Etat à l'Agriculture et au Ravitaillement ; M. Tuaillon, préfet délégué des Bouches-du-Rhône ; M. Pierre Héricourt, consul de France à Barcelone.

LE DANGER INTÉRIEUR

par MARCEL DÉAT

NOUS ne sommes pas aveugles, ni sourds. Nous savons fort bien qu'à travers le pays le désordre des esprits s'accroît et que la fièvre monte. Il faut reconnaître qu'on a tout fait pour favoriser la propagande des bolchévo-gaullistes. Les sabotages systématiques dont la Relève a été l'occasion, et qui se perpétuent, qui prennent les formes les plus pernicieuses et les plus rusées, ont parfaitement réussi. Non pas à gêner en quoi que ce soit la migration de main-d'œuvre prévue, mais à exaspérer une quantité considérable de braves gens, tout disposés à faire leur devoir, mais dans un respect minimum de l'équité.

Il faut ajouter à cela les mille et une tracasseries administratives, dont Vichy, pendant deux ans et plus, a été le centre, et qui ne procèdent pas toutes de la nouveauté inextricable des problèmes, ni de la jeunesse de quelques services, mais aussi des complicités profondes dont bénéficient nos émigrés. Enfin il y a les persistantes difficultés du Ravitaillement, et qui nécessairement vont s'accroître dans les mois qui viennent. Le climat est donc mauvais, le temps est à l'orage.

Bien entendu, les radios étrangères s'évertuent à susciter les plus folles espérances : tous ces temps-ci, les gens informés, qui sont innombrables, attendaient le grand débarquement libérateur. Rien n'est venu, mais les commentaires éperdus ne tarissent point sur le front de l'Est, et plus encore sur la Tunisie.

On prépare donc systématiquement l'opinion, ou ce qui en tient lieu, aux éventualités les plus saugrenues et aux gesticulations les plus délirantes. Ce travail ne serait pas très dangereux, s'il n'y avait les troupes clandestines du communisme et du gaullisme. Se surveillant les unes les autres, assurément, et prêtes à s'entr'égorger le moment venu, mais d'accord pour les premiers actes de guerre civile. Ces équipes de saboteurs et de terroristes manifestent quotidiennement leur activité, et nul ne doute que des plans plus ambitieux soient envisagés, quand le signal sera donné.

Inutile de dire que les pouvoirs publics sentent comme nous cette montée des périls, et que le maximum de précautions a été pris. Mais le maximum, en pareille matière, est encore un minimum. Et c'est pourquoi le partis politiques, rassemblés dans le Front Révolutionnaire National, ont tout de suite demandé que des Milices soient organisées, qui puissent prendre en charge la défense des foyers, et assumer les tâches qui échappent à la Police. Au point où nous en sommes, les Milices ne peuvent plus apparaître à personne comme une entreprise politique, comme une combinaison partisane, à plus forte raison comme une fantaisie d'impatients ou d'énergumènes. Les Milices sont devenues une nécessité vitale, et leur urgence n'est plus contestée.

(Voir la suite en 2e page)

Le Maréchal adressera demain soir, dimanche, *un message aux Français*

Vichy, 2 avril. — **Le Maréchal de France, chef de l'Etat, parlera dimanche soir aux Français. Son message sera radiodiffusé à 20 heures et à 22 heures, puis lundi, à 7 h. 30 et à 12 h. 30.**

Au mois de juin Raimu partira pour l'Allemagne jouer "Marius" devant nos prisonniers

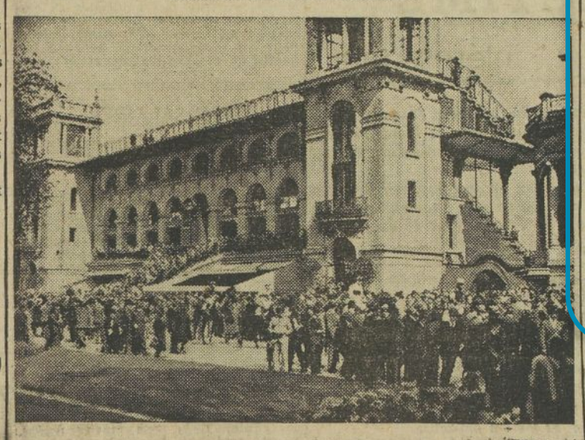
Nous apprenons que Raimu, accompagné de sa troupe, partira au mois de juin prochain pour l'Allemagne.

Il y jouera *Marius* dans les camps de prisonniers.

LES AUDIENCES DU CHEF DE L'ETAT

Vichy, 2 avril. — Le Maréchal de France, chef de l'Etat, a reçu, ce matin, en audience, le vice-amiral Le Luc, conseiller d'Etat, puis le commandant de Corcelles, de la délégation dans les territoires occupés.

DEMAIN DIMANCHE RÉOUVERTURE A LONGCHAMP



(Photo LAPI)

Un gamin de 12 ans avait volé des tickets représentant 7.000 kilos de pain

Il y a plusieurs mois, on constatait, à la mairie d'Argenteuil, qu'un grand nombre de tickets de pain, qui se trouvaient dans des enveloppes, avaient été volés. Il s'agissait là de tickets qui avaient été déposés par les boulangers en échange de bons de farine.

L'inventaire, qui fut alors effectué, permit d'évaluer à une soixantaine le nombre des enveloppes ainsi disparues et représentant une valeur de près de 7.000 kilos de pain.

L'auteur de ces vols n'était autre que le jeune Daniel L..., âgé de 12 ans, alors en vacances chez sa tante, concierge à la mairie. Le jeune L... reconnut avoir vendu les tickets à un certain nombre de ses camarades du même âge. Il vendait les pochettes à raison de 20 à 35 francs l'une.

Une soixantaine de personnes, habitant toutes Argenteuil, furent donc poursuivies dans cette affaire et comparaissaient hier après-midi devant le tribunal correctionnel de Versailles. Toutes ont reconnu les faits et ont été condamnées à des amendes allant de 600 francs, 900 francs, 1.200 et 3.800 francs.

Quant au jeune L... et ses petits camarades, ils ont été acquittés et rendus à leurs parents.

Deux faux policiers opèrent

Deux individus se disant policiers se sont présentés au domicile de Israélite Jaworskowski, 3, boulevard du Midi, au Raincy.

En l'absence de celui-ci, ils furent reçus par sa femme et les faux policiers opérèrent une perquisition. Ils s'emparèrent d'un coffret renfermant des bijoux de famille, mais ne trouvèrent pas d'argent. Après leur départ, Mme Jaworskowski comprit qu'elle avait été victime de vulgaires malfaiteurs et elle alerta la police

Du Père Ubu aux alcools faibles

CAFÉS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

La place Saint-Germain-des-Prés peut se flatter d'être le miroir magique où se réfléchissent tous les événements littéraires, artistiques et politiques des quarante premières années du vingtième siècle.

Destin prodigieux !

Dans ce voisinage d'intelligence qui en fit quelque chose comme l'ombilic de Paris, les trois établissements, la brasserie Lipp, le café de Flore et les Deux-Magots, ont vogué côte à côte sur le fleuve des années, connaissant tour à tour des fortunes diverses, mais se retrouvant aujourd'hui, fermes à leur poste, avec des poussières de gloire à leurs frontons.

Le café des Deux-Magots n'est pas le moins important de ce brelan de refuges, qui reste sans réplique dans le monde.

Deux, nombre fatidique

Albert Thibaudet a remarqué fort justement que les Deux-Magots sont gouvernés par le nombre deux : deux magots, deux terrasses, d'une sur le boulevard Saint-Germain, l'autre sur la place Saint-Germain-des-Prés ; deux métiers, car on y trouve autant de peintres que d'écrivains.

Qu'il nous soit permis d'ajouter que



— Et attention ! Un jour sans alcool vous n'avez droit qu'aux rimes en « eau »...

ce café présente sur ses frères en célébrité, deux avantages. Le premier est que de sa terrasse, orientée vers l'est, on voit dans toute sa majestueuse hauteur la vieille tour romane, austère comme un donjon, le buste de Mabillon tournant sa tête dans sa niche et le refuge de la S.T.C.R.P. flanqué d'une petite bascule à tickets (déjà !) devant lesquels passaient autrefois, dans un crépitement de rafales de moteur, les autobus. Le second est le kiosque à journaux, fragile construction d'aluminium et de verre, chatoyante de magazines multicolores, s'élève à deux pas de la porte.

Il fut fondé en 1632, sur les cendres d'une boutique de mercerie dont il garda l'enseigne, deux magots de plâtre qui justifient son nom. Deux beaux magots en vérité, assis, juchés à la partie supérieure du robuste pilier central qui soutient le plafond, vêtus d'amples robes vertes, à manches tombantes, décorées de fleurs aux pétales d'or ! Ils accueillent d'un même mouvement de torse en avant les hôtes d'une heure comme les habitués, et leur visage s'éclaire de ce sourire oriental plein de mystérieuse douceur et de sérénité finaude. Ils sont demi-dieux, connaissent le prix des choses, la vanité des hommes et semblent penser : *Nous en avons vu bien d'autres !*

O. Brien.

(Voir la suite en 2e page)

LA LUTTE CONTRE le marché noir est beaucoup trop dispersée

Ce n'est pas parce que le marché noir se développe qu'il faut nécessairement conclure que la police économique ne fait pas son devoir.

Si l'on s'en tient aux résultats « fiscaux » de la répression, on serait tenté d'affirmer, bien au contraire, que contrôleurs et inspecteurs chargés de la poursuite des trafiquants témoignent d'une extraordinaire activité. En effet, le total des amendes que les mercantis versent au Trésor est douze fois supérieur au chiffre de l'an dernier. Autrement dit on perçoit, en un mois, ce que l'on percevait en un an.

Il semble donc que le service français ne demeure pas inactif.

D'autre part — notre journal l'a déjà signalé — les autorités d'occupation ont décidé de déférer à une Cour martiale tous les Allemands qui, quel que soit leur rang et leur grade, ont pris une part, considérable ou légère, dans les affaires du marché noir.

Or, malgré tous les efforts tentés jusqu'ici, malgré l'action commune menée par les polices française et allemande, le trafic clandestin ne cesse de provoquer des ravages chaque jour plus graves pour notre économie. Les fraudeurs continuent à s'enrichir honteusement et les rations officielles des consommateurs s'amenuisent d'inquiétante façon. L'exemple de la viande — avec les malheureux 90 grammes qui nous sont alloués par semaine — prouve que les lois du ravitaillement sont tournées en dérision, puisque si l'étal du boucher est aux trois quarts vide, l'abatage clandestin, lui, s'étend dangereusement dans toutes nos campagnes.

Cela prouve que les méthodes de notre police ont sans doute besoin d'être revisées.

Comment ? Certes, nous n'avons pas la prétention de dresser sommairement un plan qui aurait chance d'être efficace. Nous nous bornerons à signaler que l'erreur de notre police consiste peut-être dans sa volonté d'embrasser trop de problèmes à la fois. Les trois ou quatre mille inspecteurs de la région parisienne s'attaquent simultanément aux bistrots, aux crémiers, aux bouchers et aux restaurants...

Mais si, au lieu de diluer les investigations policières sur l'ensemble de tous les commerçants, on concentrait le maximum de l'effort sur un secteur déterminé du ravitaillement, nous sommes persuadés que l'on obtiendrait des résultats tangibles.

Il y a tout de même des degrés dans nos préoccupations. Et ce qui a lieu de nous inquiéter le plus, pour l'instant, n'est-ce pas la pénurie de viande ?

Pourquoi ne pas demander à nos contrôleurs de s'attaquer presque exclusivement au marché noir de la viande ? Pourquoi ne pas diriger ces fonctionnaires vers les étables, ce qui nous permettrait de connaître exactement l'importance de notre cheptel ; ne pas exiger d'eux qu'ils surveillent étroitement les transports et vérifient tous les camions, sans exception ?

Nous sommes persuadés que les trafiquants de la viande seraient ainsi réduits à l'impuissance.

Après quoi, on examinerait d'autres secteurs. Les vignerons nous paraissent particulièrement qualifiés pour motiver quelques indiscrétions.

Bref, nous souhaiterions que l'on divise les difficultés afin de les mieux résoudre. Peut-être ainsi ferions-nous œuvre utile ?

Mais si l'on persiste dans les errements actuels, on ne fera rien de sérieux et le public aura l'impression que les imprécations contre le marché noir sont d'excellents sujets de rhétorique, et rien de plus.

Maurice Laban.

Campeurs, sachez camper !

Voici venir la belle saison et avec elle le plein air et le *camping*.

Si les vieux campeurs n'ont qu'à reprendre le sac, les néophytes, eux, ont à en acheter un. Or, la chose ne se révèle pas aisée; le matériel, en effet, est devenu rare et il serait fort opportun qu'une réglementation intervînt pour empêcher, par exemple, qu'on achète des tentes à seule fin de s'y tailler des shorts et des imperméables.

M. Jean Caron, secrétaire général des Campeurs Français, nous a dit :

— *Si certains, peu initiés, s'imaginent, en faisant du* camping, *vivre à l'état de sauvage, en marge de la société et de ses lois, ils se trompent singulièrement, car toute une réglementation existe. Si l'application n'en est pas toujours très stricte, il faut s'en prendre aux maires de certaines communes, qui se désintéressent de la question — et alors n'importe qui peut camper n'importe où — ou bien qui la compliquent en refusant l'autorisation de camper.*

Le préfet de Seine-et-Oise (qui est la région préférée des campeurs) a donné un bel exemple de compréhension et d'ordre en promulguant un arrêté en date du 18 octobre 1941, stipulant que les campeurs doivent être membres d'une association affiliée à l'Union française des Associations de Camping, qui leur délivre une licence. Cette licence, on la remet au garde forestier le plus proche. Et voici, sur une carte, que M. Jean Caron me met sous les yeux des prescriptions de bon aloi :



— Regarde le petit ensemble de camping que je me suis taillé dans la toile de tente !

Respecter le bien d'autrui.

Laisser au départ le terrain en parfait état.

Être toujours correct.

Respecter les mœurs et usages locaux.

Dans l'arrêté du préfet de Seine-et-Oise, on lit encore :

Il est défendu : de couper les arbres, d'arracher les plantes, de graver des inscriptions sur les arbres. (pauvres amoureux !) *et d'abandonner des papiers gras.*

Tout cela s'inspire d'un souci de propreté, de beauté et d'harmonie qu'on ne saurait trop approuver. Un bon campeur doit être aussi un peu poète, juste ce qu'il faut pour apprécier le charme du décor et s'y comporter en ami, non pas en dévastateur.

Signalons, en terminant, les excellents cours de secourisme organisés par les Campeurs français.

Et souhaitons bonne chance à tous ceux qui, gaiement, vont partir, sac au dos, sur les routes de France.

Cl. Pascal.

GRAND'MÈRE en même temps que petite-fille

Il arrive très rarement que l'on soit grand-mère en même temps que petite fille. Le cas d'une femme de Hettstedt, en Allemagne, dont la grand'mère achève sa 90e année. Elle-même a 43 ans, sa mère 68 ans, tandis que sa fille mariée a 24 ans et est mère de deux enfants respectivement âgés de 2 ans 1/2 et de 9 mois. Ainsi, une période de 90 ans a donné cinq générations.

CERTIFICAT DE TRAVAIL Mod. 1
délivré sous la responsabilité de :

Monsieur.....
Qualité :.....
(l'Employeur indiquera son titre, la raison sociale et l'adresse de son Établissement)
.....
.....
.....
A..... le..... 1943
Signature et cachet du Responsable :

J. 37280-43. (8) T. S. V. P.

IDENTITÉ DU TITULAIRE

Nom et Prénoms.....
Né le..... à.....
.....
Adresse :.....
.....
Nationalité :.....
exerçant { dans l'Établissement / moins de 30 heures
à son compte / plus de 30 heures
(rayer les deux mentions inutiles)
le métier de.....
depuis le.....
Inscrit dans la catégorie ..... *Le Titulaire :*
sous le N°.....

Le certificat de travail qui va devenir indispensable. (Photo LAPI)

La fête de Pâques *la plus tardive* du siècle

o o

C'est seulement en 2.038 que l'on fêtera une fête de Pâques aussi tardive que cette année, puisqu'elle tombera à la date du 25 avril, dit-on au Vatican.

Pendant les quatre siècles de 1700 à 2100, Pâques n'aura atteint que quatre fois ce terme extrême, notamment en 1734, 1886, 1943 et 2038 et n'aura été fêtée que deux fois à la date du 22 mars, notamment en 1761 et 1818.

Au Vélodrome d'Hiver
DIMANCHE 11 AVRIL, à 14 h. 30
Grand rassemblement populaire
au cours duquel
Le Front Révolutionnaire National
présentera à la population parisienne
les premières formations des
Milices révolutionnaires nationales
Une des meilleures fanfares de France
prêtera son concours à la manifestation
Tous au Vél' d'Hiv' le 11 avril

RETRO NEWS

PARLONS D'AUTRE CHOSE...

« Le Képi »

Il semble que chaque œuvre nouvelle de Colette nous montre l'admirable écrivain en possession d'une maîtrise plus totale. En effet, *Le Képi*, un de ses derniers récits, est un grand chef-d'œuvre de simplicité, d'ironie tendre, d'émotion retenue. *Le Tendron*, qui accompagne *Le Képi* dans le même volume, traite un sujet délicat, mais profondément humain, avec un tact qui nous émerveille. Et ces aventures sont émaillées des trouvailles de Colette, enrichies de ce style qui ne ressemble à aucun autre et qui restera comme un des plus précieux joyaux de notre littérature. Libr. Arthème Fayard : 24 francs.

Courrier

PARCE que nous avons cité un trait d'Henry Somm, M. Lafleur, d'Amiens, s'indigne. Il n'aime pas qu'on rie, M. Lafleur, qui porte pourtant le nom plaisant d'un valet de comédie. Pour lui, la France nouvelle ne saurait ressembler à celle de nos conteurs gaillards du moyen âge, ni à celle de Rabelais, ni à celle de Saint-Amant, ni à celle de La Fontaine, ni à celle de Voltaire, ni à celle des coquins petits poètes du XVIIIe siècle, ni à celle de celui qui, au XIXe, écrivit *Mademoiselle de Maupin* et sa préface, ni à celle de Maupassant, d'Armand Silvestre, de Raoul Ponchon, de Pierre Louys, du pauvre Fernand Fleuret, pour citer un de nos contemporains, ni à celle de... Arrêtons-nous ! C'est mille noms que nous pourrions offrir à M. Lafleur, le pudibond, mille noms d'écrivains libres, de haulte gresse ou de malice épicée, qui aimaient humer le piot et trousser la fille et fuyaient comme la peste les M. Lafleur de leur temps.

Et pourtant, ô monsieur Lafleur, ce n'est point dans Chamfort ou dans Mirbeau, dans Tallement ou dans Paul de Koch, dans Restif ou dans Tailhade que nous avons trouvé la plaisanterie qui vous offusque. C'est dans Maurice Barrès. Oui, cher monsieur Lafleur, dans Barrès qui fut académicien et ne passa jamais à notre connaissance, pour un pornographe,comme vous dites.Dans le tome neuvième de ses *Cahiers*, de ses graves *Cahiers*, l'auteur du *Jardin sur l'Oronte* la cite, à la neuvième page. Seulement, Barrès assure qu'elle fut, après un dîner, la réponse de Costa de Beauregard à une question de la grande duchesse Vladimir, alors que Dominique Bonnaud, de qui les souvenirs sont très fidèles, l'attribue à Henry Somm.

Barrès ajoute que cette plaisanterie est bonne et qu'elle peut faire rire même des nègres. Il ne prévoyait pas qu'elle irriterait un imbécile.

Quant au mot d'Hébrard, que M. Lafleur blâme tout autant, certains l'attribuent à Alfred Capus, qui fut, lui aussi, académicien, très cher monsieur Lafleur, et grâce à qui, de son temps, on ne bâillait pas toujours sous la Coupole.

Que le premier mot soit de Costa de Beauregard ou d'Henry Somm, que le second soit d'Adrien Hébrard ou d'Alfred Capus, cela prouve que de pareils traits peuvent être attribués chez nous à plusieurs hommes d'esprit. Et cette pluralité qui fait que M. Lafleur tire de sa poche le mouchoir de Tartuffe, nous enchante. Nous dirons même qu'elle nous rassure.

Controverses artistiques

NOUS n'avons point reçu que le courrier de M. Lafleur. Voici, à propos du peintre Winterhalter, évocateur des grâces du Second Empire, deux lettres.

La première, qui n'est point signée, nous vient d'Orléans :

« Vous avez reproduit, cher échotier, un éreintement de Winterhalter par Gustave Planche, critique honnête, mais fielleux.

« Mais vous auriez pu dire qu'au moment même où Planche lui donnait une volée de bois vert, Winterhalter recevait d'Alfred de Musset des brassées de fleurs.

« On lit, en effet, ceci dans le *Salon de* 1836, décrit par le poète des *Nuits* et publié dans ses *Mélanges de littérature et de critique* (*Charpentier*, 1867) :

« *Le Farniente*, de M. Winterhalter, me plaît tellement, que je n'ose pas dire jusqu'à quel point. Ce n'est pas que j'aie peur de faire l'éloge d'un tableau où le talent me paraît évident, mais je crains que les beaux yeux d'une certaine jeune fille qui est accoudée près d'une certaine fontaine ne m'aient tant soit peu tourné la tête. Cette jeune fille me semble admirable et tout le reste à l'avenant.

« Des paysans sont couchés à l'ombre. Une femme, assise au pied d'un bel arbre, présente à son enfant un sein blanc comme le lait. Une autre, étendue au soleil, rêve ou s'endort, ou fait semblant, tandis qu'un jeune pâtre indolent balance dans l'air une belle grappe de raisin qu'un enfant dévore des yeux.

« Plus loin, un bosquet et des danses ; à l'horizon, la mer et le volcan. Vers la gauche, un jeune homme assis, la guitare à la main, fredonne une canzonnette :

Io son ricco, e tu sei bella,
Nina mia, che vuoi di piu.

. . . .

Ci fosse Nemorino !
Me lo vorrei goder ;
Ci fosse Nemorino !

« Ce n'est peut-être pas cet air-là ; mais je me le figure, parce que je l'aime et que, malgré moi, je marie ce qui me plaît. Voyez-vous ce petit moinillon qui retrousse son froc, comme il écoute ! Le petit drôle chante déjà au lutrin. Mais regardez ma belle paysanne ; elle est debout le menton dans sa main ; quels yeux ! quelle bouche ! A quoi songe-t-elle ?

Si, si l'avremo, cara.

« Vous serez aimée et cajolée, autant qu'il vous plaira de l'être ; mais je m'en vais, crainte de prévariquer. Il est dangereux de s'ériger en juge quand on n'est pas d'âge à être député. »

« Musset avait, en effet, vingt-six ans quand il écrivit ce *Salon*. Il était déjà célèbre. Winterhalter était encore plus jeune et débutait. Cet hommage de la jeunesse à la jeunesse n'a-t-il pas quelque chose de charmant ?

La seconde lettre nous vient de M. Louis Icart. C'est un ardent plaidoyer en faveur de la grâce. Certes, en art, la grâce n'est pas tout. Et de grands peintres n'ont pas eu pour but que de nous montrer des femmes élégantes et jolies.

Mais la peinture est un vaste champ. Un peu d'éclectisme s'impose dans sa culture. Y voir pousser quelques roses fait plaisir. Comme disait le délicieux Jean de Tinan : « Il n'est pas absolument nécessaire de voir laid pour faire beau ! »

Indemnité de fonctions au personnel enseignant

Vichy, 2 avril (de notre correspondant particulier). — Le personnel enseignant et assimilé en fonction dans les établissements d'éducation de la guerre recevra une indemnité de fonctions.

En ce qui concerne le personnel provenant des instituteurs et institutrices publics et le personnel assimilé recruté au titre de la guerre, cette indemnité de fonction, qui est de 2.100 francs par an, est allouée aux instituteurs et institutrices célibataires, aux institutrices mariées lorsque le ménage a au moins trois enfants à charge ou aux institutrices ayant la qualité de chef de famille.

AU THEATRE DE L'AVENUE

« ÉLECTRE »

Un texte de Jean Giraudoux impose toujours le respect : le respect dû à l'intelligence.

Dire que son talent caractérise essentiellement celui d'un dramaturge serait sans doute méconnaître les qualités requises pour devenir homme de théâtre. Car au théâtre on n'a guère le loisir de philosopher. Il faut empoigner le public. Il faut de l'action. La philosophie, c'est bon pour les méditations au coin du feu. C'est pourquoi Giraudoux rayonne davantage dans un livre que sur une scène. Ses phrases méritent d'être relues. Le théâtre n'en laisse pas le loisir : il va trop vite. On enchaîne trop rapidement les répliques. Elles ne prennent pas toute leur valeur à un rythme si agile. Mais les esprits les moins prompts y ressentent pourtant le frisson de la beauté, comme un frôlement d'ailes sur leur front.



Renée DEVILLERS (Archives *Œuvre*.)

Au reste, *Electre* est une des plus ardues parmi les tragédies « giraldiennes ». Rien n'y demeure inattendu. On connaît d'avance l'issue du débat. On sait que Clytemnestre et Egiste ont tué Agamemnon. On sait qu'Electre, fille du Roi des Rois, nourrit de ce fait une haine farouche contre sa mère. Lorsque revient d'exil son frère Oreste, elle lui communique son sentiment et arme son bras. Elle en fait un parricide, et entraîne ensuite sa patrie dans la ruine, par passion pour la Justice. Ce thème est vieux comme Homère. Mais Giraudoux le traite dans un style très moderne, où il ne craint nullement d'introduire des locutions triviales, voire des mots d'argot. Et ce contraste ne laisse pas d'être saisissant.

Une jeune troupe ardente anime cette action qui atteint au drame sans être sombre. Jacques Erwin est Egiste avec majesté. Jacques Berthier est Oreste avec une plastique remarquable. Jacques Roussel est un juge comiquement cocu. Renée Devillers affecte toute la fatalité nécessaire au rôle d'Electre. Hélène Dassonville se révèle bien gracieuse en son péplum rose... Voilà un ensemble qui est de qualité pour défendre une pièce qui doit attirer l'élite.

Jean-Michel Renaltour.

AU THEATRE ANTOINE

« La Fessée »

Un brave homme, épousé pour sa fortune, est en butte aux dédains et aux reproches de sa femme et de sa belle-mère, qui se plaignent que ses manières bourgeoises et vulgaires les évincent du beau monde où elles rêvent d'être admises. Et voici qu'excédé par les remontrances et observations des deux chipies, il prend sa femme sous son bras, relève ses jupes, et, devant la fenêtre grande ouverte, lui administre une magistrale correction. Mais un locataire de la maison d'en face, qui faisait à ce moment de la photographie, a pu saisir cette scène piquante avec son appareil. Et la boutique où il donne à développer ses clichés, trouvant la chose amusante, en a fait un agrandissement qu'elle expose à sa devanture.

C'est sur cette idée principale, et avec les nombreuses trouvailles vaudevillesques qu'en découlent, qu'est bâtie la pièce de Jean de Létraz qu'on reprend au Théâtre Antoine. Elle est jouée de manière étourdissante et constitue un spectacle qui n'a d'autre ambition que d'être désopilant. Christiane Delyne et Gabaroche en sont les joyeux protagonistes. Et on y a fort remarqué aussi Mlle Albory.



UNE VICTIME

relativement peu intéressante

C'est avec un strict minimum de compassion que nous évoquons le cas de cet ancien officier ministériel, retraité dans une ville du Nord-Ouest, et qui a perdu sa maison, sa femme et ses deux enfants lors d'une récente visite de ses amis les bombardiers anglo-américains.

Car c'est avec une sympathie véritablement un peu trop agressive que, scrutant le ciel, il appelait de tous ses vœux la venue de ces sauveurs ailés et chevaleresques tout prêts à rapporter à la France, avec le désintéressement le plus parfait, l'honneur et la prospérité d'autrefois.

Ils sont ponctuellement venus. Mais au lieu de taper sur les voisins de l'ancien officier ministériel, ce qui eût été fort indiqué, c'est lui-même qu'ils ont atteint. Leur erreur est excusable, du fait que leur héroïsme était réconforté par un léger excès de gin et de whisky, qui ne leur permettait pas une application exacte des lois sur la chute des corps.

Mais voici que les voisins de la victime lui prodiguent sans ménagement les plus amers sarcasmes et les plus ironiques félicitations.

« Comme si je n'étais pas assez malheureux ! » gémit le pauvre type qui ne comprend pas encore que c'est pour son bien, et pour celui de la France, que les siens ont été massacrés et sa maison anéantie.

Les voisins ont tort, car il ne faut jamais insulter le malheur. C'est à la fois une lâcheté et un pléonasme. Mais voilà une bombe qui est tombée avec un certain à-propos.

Ça me rappelle la fâcheuse histoire qui advint au grand écrivain Laurent Tailhade, il y a environ un demi-siècle.

C'était l'époque où tout Paris tremblait devant une douzaine de facétieux terroristes, dont les exploits étaient des jeux d'enfants si on les compare à l'activité criminelle des envoyés spéciaux de MM. Churchill et Roosevelt.

L'art de la pyrotechnie meurtrière était alors dans son enfance. Les engins que redoutaient les Parisiens se composaient, dans le cas le plus redoutable, de boîtes à sardines remplies de poudre de chasse. Après avoir allumé la mèche destinée à assurer l'explosion, on déposait la bombe sur l'appui d'une fenêtre, au rez-de-chaussée d'une maison bourgeoise. Ça pétait ou ça ne pétait pas. Si ça pétait, ça réveillait en sursaut le concierge de l'immeuble... Si ça ne pétait pas, on portait l'engin, en grande pompe, au Laboratoire municipal, qui déclarait que la poudre était de mauvaise qualité.

Or il advint qu'un soir, une de ces bombes, déposée à l'extérieur d'une fenêtre du restaurant de luxe Fayot, fit véritablement du dégât. De l'autre côté de la fenêtre, dînait le grand poète Laurent Tailhade, qui perdit un œil à la suite de l'explosion.

Or, voyez l'ironie des choses ! Quelques jours plus tôt, Laurent Tailhade, par dilettantisme, par goût du paradoxe, s'était amusé à écrire l'apologie des propagandistes par le fait, afin de hérisser un peu plus le poil des bourgeois affolés. Et il terminait ainsi son article : « Qu'importe le sort de quelques vagues humanités, pourvu que le geste soit beau ! »

La réaction des journalistes bien pensants, lorsque Tailhade fut allongé dans un lit d'hôpital, n'eut rien de bien joli à voir. Ils prirent leur revanche de la frousse qui les avait tenus aux tripes, en félicitant ironiquement le poète qui, par un goût excessif de mystification, avait attiré la foudre sur sa propre tête.

Mais on comprend mieux l'attitude des voisins du sinistré dont je vous ai conté l'histoire et dont la bêtise présentait un caractère plus sincèrement malfaisant.

La bêtise n'est pas toujours un crime. Mais il ne faut pas, d'une façon systématique, la considérer comme une excuse.

G. de la Fouchardière.

Du Père Ubu aux alcools faibles

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Depuis quinze ans, Mme Goulière, personnage discret et souriant dont le nom appartient désormais à la petite histoire du quartier Saint-Germain, y vend les gazettes sortant des rotatives et fleurant l'encre d'imprimerie fraîche.

Combien de mains célèbres se sont tendues vers elle, qui lui arrachèrent les journaux publiant la composition du nouveau ministère, les détails sur le dernier scandale, l'enquête sur le dernier crime !

La galanterie d'Alfred Jarry

J.-H. Rosny parle des débuts de ce café dans ses *Mémoires de la Vie littéraire*. Il y rencontrait Edouard Guillaume qui, vers 1895, crut faire fortune en publiant de petits ouvrages illustrés de gravures sur bois.

Que de fois, avant la guerre, on vit la haute silhouette de Léo Larguier, qui, maintenant, préfère les douceurs de son Languedoc natal, traverser la place d'un pas mesuré, Léon-Paul Fargue, scrutant la terrasse d'un monocle toujours en quête, foudroyant les raseurs, Louis Gillet, les peintres André Derain, Otton Friez, Dunoyer de Segonzac, le docteur Lascouts, Despiau, Collamarini, Jean Cassou, le docteur Mardrus, et d'autres encore.

A l'époque où il écrivait sa *Guerre de Troie*, vers neuf heures du matin, Jean Giraudoux s'arrêtait à la terrasse, buvait à lentes gorgées un café crème en parcourant les journaux. Parfois, il s'asseyait à l'intérieur et noircissait une page ou deux.

Un jour vint où les surréalistes se resouvinrent d'Alfred Jarry et envahirent les Deux-Magots.

Le Père d'Ubu Roi y avait fait autrefois quelque tapage. N'était-il pas allé jusqu'à tirer quelques coups de feu à blanc au plafond ?

Un jour, ayant remarqué une jolie consommatrice qui restait indifférente à ses marques d'intérêt, il sortit son revolver et tira froidement sur un miroir.

Alors, se tournant vers l'insensible, que l'avalanche de verre brisé avait tiré de sa réserve :

— *La glace est rompue, madame ; nous pouvons parler !*

André Breton, olympien, vêtu d'un costume vert, portant des lunettes à verres fumés rouges, ralliait ses troupes à sa chevelure léonine ; Benjamin Péret, qui fut pendant plusieurs années — ô exigences de la vie matérielle ! — correcteur à notre journal, le peintre Salvador Dali, etc.

Durant ces mêmes années, on avait assisté à l'invasion anglo-américaine. Filles et fils d'Albion et du Nouveau-Monde, curieux des habitudes et des mœurs du Quartier Latin, s'installèrent en maîtres de la terrasse, depuis l'apéritif jusqu'au dîner, heure à laquelle ils disparaissaient attirés par les plaisirs plus vifs des boîtes de nuit.

Aujourd'hui, les temps ont versé leur impalpable tristesse sur les êtres. Café national, alcools faibles, tisanes fades, lumières parcimonieuses !

La vie est suspendue. Voici l'ancienne bande du « Mercure de France ». Henri Mazel, ancien directeur de « L'Ermitage », revue de l'époque symbolique, Henri Strentz, auteur de romans et d'essais, qui fut un fidèle du poète Fagus, les poètes Marcel Réja, pseudonyme qui cache le nom d'un médecin aliéniste, Albert Fleury, ancien sous-préfet, Combette, Noël Bureau, le docteur Jules Thiercelin qui possède l'une des plus belles collections de documents sur la Commune, qui publia des études sur Jules Vallès et fut l'ami intime et le médecin de Moréas.

Ils se réunissent le vendredi, de cinq à sept, auprès d'un groupe de jeunes poètes, Yves Gandon, Pierre Bathil, André Berry. On y parle du temps qui passe, du temps passé, de ceux qui ont quitté le « village », d'André Billy qu'accompagnaient André Rouveyre et Rosny aîné. Ce groupe émigra, peu de temps avant septembre 39, vers le « Lux », rue de Rennes.

Le dimanche soir, après dîner, André Thérive et quelques amis s'y réunissent : Pierre du Colombier, Jean Longnon, Pierre Lafue, romancier-historien, le sculpteur Carl Longuet et la romancière populiste Antonine Collet-Tessier qui publia un volume de vers à l'âge de quatorze ans et fut encouragée par François Coppée.

Mais, bien qu'à onze heures moins le quart, les garçons tenaillés par la peur de rater leur dernier métro commencent à ranger à grand bruit les piles de soucoupes, les soirées sont lentes, comme penchées sur l'avenir.

Et Saint-Germain-des-Prés s'endort, tandis que les heures s'égrènent au clocher et que la nuit se peuple de vers luisants, hésitant au bord des trottoirs pour disparaître enfin dans les bouches bleues du métro.

O. B.

LES NOUVEAUX FILMS

« Chaînes invisibles »

aux Portiques

Amoureux, cet homme de plus de quarante ans, parviendra-t-il à faire partager son tendre sentiment à l'élue de son cœur, qui compte seulement vingt printemps ?

Telle est la question que pose le début de l'excellent film de Mario Mattoli. Elle est assez inquiétante pour les quadragénaires. Rassurons-les vite, l'épilogue répond par l'affirmative. Ce qui, personnellement, nous semble tout naturel. Mais, avouons-le, la chose n'est pas si commode. Surtout qu'en l'occurrence les deux êtres qu'on nous montre en liberté sont très dissemblables. L'un, ingénieur, est un travailleur acharné, soucieux de son devoir, sentimental et attaché à la tradition ; l'autre, fille d'un riche industriel, est exagérément moderne, ironique, dissipée, incrédule, considérant l'amour comme une balançoire sans importance et secouant volontiers le passé aux bouts des boucles blondes qui coiffent sa tête d'oiseau. La vie et ses déboires se chargent de lui changer les idées ; elle se rend compte assez vite que les évasions ne sont pas permises et que des chaînes invisibles retiennent les plus indépendants à tout ce qui les entoure, à la famille, à la société.

Le réalisateur a traité le sujet comme il le fallait, avec bon sens et à-propos, ce qui n'exclut ni la verve, ni l'émotion. Son film, très attachant, est parfaitement interprété par la jolie Alida Valli et Carlo Ninchi.

Jean Laffray.

LE SALAIRE DES CANTONNIERS

Vichy, 2 avril. — Pour tenir compte de la situation de famille des cantonniers et cantonniers-chefs des Ponts et chaussées, le salaire des agents, aux termes d'un arrêté paru au « Journal Officiel » de ce matin, est majoré de 5 %, lorsqu'ils ont deux enfants à charge.

15 %, lorsqu'ils ont trois enfants.

25 %, lorsqu'ils ont quatre enfants à charge.

Avec l'augmentation de 10 points par enfant à charge en sus du quatrième. La notion d'enfant à charge étant celle retenue pour l'attribution des allocations familiales.

Dans le cas où les cantonniers et cantonniers-chefs sont mariés à des agents de l'Etat, les majorations familiales ne se cumulent pas ; seul le chef de famille en bénéficie.

La démonstration annuelle d'Irène POPARD



(Photo Trampus.)

Dimanche 11 avril, au Stade Municipal Pierre-de-Coubertin, à 14 heures très précises, aura lieu la démonstration annuelle donnée par Irène Popard et son Association de gymnastique harmonique. Cette manifestation sera placée sous la présidence d'honneur du chef du Gouvernement et de M. de Brinon, et sous la présidence effective du colonel Pascot, commissaire général aux Sports.

L'orchestre Victor Pascal et la chorale Emile Passani se feront entendre au cours du programme qui comprendra des exercices divers de gymnastique harmonique et des danses exécutées sur des variations de Chopin, Beethoven, Strauss, Grieg, Moussorgsky, Brahms, Schubert, par les élèves de la grande animatrice qu'est Mme Irène Popard.

Le danger intérieur

par MARCEL DÉAT

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

C'est avec une grande satisfaction que la plupart des Préfets, responsables de l'ordre dans leur département, verraient grossir les réserves dont ils disposent. Un réseau de sécurité pourrait ainsi s'étendre à toutes les communes, et aucune entreprise de violence ne pourrait se développer. Les bons citoyens ne sont tout de même pas tellement rares, qu'on ne puisse dresser contre cette immense entreprise d'assassinat un barrage efficace.

Les Milices ainsi envisagées ne sauraient naturellement être une formation privée, même à l'échelle des partis associés. Ceux-ci ne l'ont jamais contesté, n'ont jamais prétendu diriger eux-mêmes une telle force, ni la constituer par leurs seuls moyens. Mais ils ont l'entière certitude d'être seuls capables de fournir le premier noyau d'hommes sûrs et de cadres éprouvés, sans quoi la Milice risquerait de n'être qu'une troupe sans cohésion, ou simplement une autre Police. Auquel cas, il suffirait de renforcer celle qui existe. Mais ce dont on a besoin, c'est d'éventuels combattants qui soient d'abord des militants de la révolution nationale, qui, en dehors du service milicien, intermittent par nature, soient des propagandistes avertis et agissants.

A tout le moins pour le gros des troupes, car il est fort naturel de songer à une « active » de la Milice, militarisée et encasernée. La protection des foyers incombera néanmoins aux Miliciens « territoriaux ». La logique nous conduit donc à une rencontre et à un accord entre les volontés de l'Etat et les initiatives des partis. Ce qui doit permettre alors un élargissement de l'entreprise, devenue officielle et nationale, et requérant le concours de tous les hommes de bonne volonté.

En attendant cette conjonction, que nous souhaitons prochaine et complète, et qui aura pour effet heureux un raccordement entre les deux zones, un renforcement considérable de l'unité française, il va de soi que les partis ne restent pas inactifs. Les Milices révolutionnaires nationales sont en pleine organisation. Les partis ont la légitime ambition de bien servir le pays en jetant les bases de la future Milice nationale. Mais, dans l'immédiat, ils ont la naturelle préoccupation d'une sécurité plus menacée encore, celle de leurs propres militants.

De toutes parts on nous signale une recrudescence de menaces à l'égard des personnes. Il n'est presque pas de département où nos amis, où les militants de la révolution nationale et européenne, ne soient quotidiennement en butte aux attaques verbales ou écrites les plus comminatoires. On a coutume de dire que chien qui aboie ne mord pas. Encore est-il bon d'avoir en mains une bonne trique. C'est à quoi nous entendons pourvoir. Nous nous sentons pleinement responsables vis-à-vis de ceux qui militent au premier rang depuis l'armistice, et nous n'avons pas la moindre intention de les laisser saigner comme des lapins. On comprendra que nous prenions quelques précautions, et même que nous envisagions quelques représailles adéquates, à tout le moins quelques mesures préventives.

La sécurité de ces hommes courageux, de ces femmes résolues, sera garantie par tous les moyens. Malheur à qui touchera à un cheveu de leur tête. Pour le reste, pour les grands plans lunaires et stratosphériques de nos communistes et de nos gaullistes, tout cela finira dans le ridicule, à moins que leur goût effréné pour le sang ne les conduise aux pires extrémités. S'ils se croient prêts, nous le sommes autant qu'eux. Et ce n'est pas encore cette fois que la France tombera, ni sous la botte de Staline, ni sous le cigare de Churchill, ni sous le dentier de Roosevelt.

ERNEST VALLIER

Le Palais a appris avec une véritable douleur la mort — brutalement survenue en quelques heures — de l'un des avocats parisiens les plus justement estimés, Ernest Vallier.

Depuis plus de quarante ans, Vallier appartenait au Barreau et il avait été, il y a quelques années, élu membre du Conseil de l'Ordre.

En juin 1940, alors que bâtonnier et Conseil de l'Ordre étaient dispersés par les événements, Ernest Vallier, d'accord avec trois de ses confrères, Mes enri Géraud, Charles Jovart et Carette, prit l'initiative de suppléer à l'absence du Conseil, d'assumer les services et les responsabilités de l'Ordre, d'assurer la défense des justiciables devant les quelques Chambres civiles ou correctionnelles qui fonctionnaient encore.

Vallier et ses trois confrères firent preuve, en ces jours douloureux, de courage et de résolution.

Mais les désastres de la nation, les tristesses de l'exode, l'impuissance de Vichy, l'avaient cruellement affecté.

— Je ne peux, nous disait-il récemment, me consoler de la défaite de la France.

Il ne pouvait s'en consoler ; hélas ! il en est mort.

Mais le Barreau conservera le souvenir d'un de ses membres qui l'ont le mieux servi par la noblesse de son caractère, la distinction de son esprit et la conscience qu'il apportait dans l'exercice de sa profession.

A. Z.

Chronique du R.N.P.

MILITANTS DU R.N.P.

Le 11 avril sera une grande journée d'unité d'action révolutionnaire.

Vous serez tous au Vélodrome d'Hiver, à 14 h. 30.

Prochaines réunions

Paris-XVIIe. — Ce soir, à 18 h. 30, 46, rue Truffaut, réunion de tous les militants. Communication importante concernant la milice.

Paris-XVe. — Demain dimanche, à 10 heures, 23 bis, rue de l'Abbé-Groult. Orateur : Joutel.

Les Lilas-Bagnolet. — Demain dimanche, à 15 heures, 140, rue de Noisy-le-Sec, à Bagnolet. Orateur : Fabre.

Chelles. — Demain dimanche, à 10 h. 30, 32, rue Louis-Eterlet. Orateur : Poisson.

Le Perreux. — Demain dimanche, à 15 heures, 55 bis, avenue Ledru-Rollin. Orateur : Vivet.

Courbevoie. — Ce soir, à 17 h. 30 précises, présence obligatoire de tous les militants à la manifestation organisée par le F.R.N. Présidence d'André Grisoni, maire. Orateur : Sannier, délégué du centre d'action corporative du Francisme : Barbé, secrétaire général du F.R.N.

Vincennes. — Mardi 6 avril, à 20 heures, salle de la Mairie, grande manifestation organisée par le Front révolutionnaire national. Présidence : Francis Desphelippon, chef du F.S.T. Orateurs : Félix, délégué du centre d'action corporative du Francisme; Georges Soulès, secrétaire général du M.S.R.; Jacques Guionnet, chef des services de propagande du R.N.P.

Légion nationale populaire

Ce soir, à 17 h. 30, réunion au siège, 66, rue La Boétie, de tous les officiers, pour une importante communication du chef de la Légion.

Jeunesses nationales populaires

Cours politique. — La présence de tous les camarades disponibles est indispensable, ce soir samedi, à 17 h. 15 précises, pour l'exposé de Georges Albertini, secrétaire général du R.N.P., sur « La Révolution du XXe siècle ».

Tous, à 17 h. 15, au 66, rue La Boétie!

Section féminine, gymnastique et danses rythmiques. — La constitution du groupement féminin de gymnastique et danses rythmiques aura lieu mardi 6 avril, à 19 heures, 128, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Ce groupe sera appelé à se produire dans les diverses manifestations du R.N.P. et des J.N.P. Venez toutes, mardi soir. Présence assurée de Mme Plante, monitrice de l'école d'Irène Popard.

MARIAGE

Le mariage du spirituel chansonnier Mauricet avec Mlle Simone Méeus vient d'être célébré, à Montmartre, comme il se devait, dans la plus stricte intimité.

AVIS DE MESSE

Une messe anniversaire pour le repos de l'âme de M. Albert Louppe, ancien président et directeur général de la Compagnie de Fives-Lille, sera célébrée le 5 avril 1943, à 10 h. 30, en l'église Notre-Dame de l'Assomption, 88, rue de l'Assomption (métro Ranelagh).

De la part de ses enfants, petits-enfants et de la Compagnie de Fives-Lille.

nrf
DRIEU LA ROCHELLE
L'HOMME A CHEVAL
roman 33 fr.
CHRONIQUE POLITIQUE 1934-1942
65 fr.

Camouflez vos lumières !

Dans la nuit du 3 au 4 avril, le camouflage absolu des lumières est obligatoire de 20 h. 52 à 6 h. 56.

TRIBUNE DU COMBATTANT ET DU PENSIONNE

Indemnités, allocations et secours aux sinistrés des bombardements

L'exode ! ce mot qui évoque tant de moments pénibles et tragiques dans une des périodes les plus douloureuses de l'histoire de notre pays est revenu à l'actualité.

Des Français sont à nouveau jetés sur les routes, abandonnant leurs foyers détruits ou menacés, fuyant la dévastation et la mort. Des évacuations massives ont été ordonnées et nos malheureux compatriotes ont été dirigés en de tristes cohortes vers des localités ou des départements voisins plus favorisés jusque là et que l'on suppose être à l'abri de semblables destructions.

Ainsi s'est reposée aux Pouvoirs Publics une question que l'on croyait réglée : celle des réfugiés, dont le nombre va grandissant. Installés dans les communes d'accueil les réfugiés peuvent prétendre à des indemnités qui sont de deux sortes : une indemnité forfaitaire et une allocation quotidienne.

Tous les évacués sans distinction, qu'ils soient partis contraints et forcés ou volontairement ont droit à l'indemnité forfaitaire au titre de sinistré partiel ou total et à l'allocation journalière. La situation de fortune ne fait pas obstacle au paiement de l'indemnité de l'allocation.

Une carte de « sinistré » a été créée.

Pour l'obtenir, les intéressés doivent en faire la demande à la mairie de la commune d'accueil. Cette demande, faite en deux exemplaires, vise à la fois l'obtention de la carte de sinistré de couleur rose et l'attribution de l'indemnité forfaitaire.

Il appartient aux services municipaux de la commune d'accueil de faire diligence auprès des services préfectoraux pour que les évacués obtiennent rapidement satisfaction.

L'indemnité forfaitaire

L'indemnité forfaitaire lu titre de sinistré partiel ou total correspond à :

60 jours d'allocation pour les sinistrés partiels.

100 jours d'allocation pour les sinistrés totaux.

L'allocation journalière

Elle est de : 10 francs pour le chef de famille, 10 francs pour la mère, 10 francs pour les enfants au-dessous de 13 ans, 12 francs pour les enfants au-dessus de 13 ans.

Comme pour l'indemnité forfaitaire, les évacués doivent faire la demande d'allocation journalière à la mairie de la commune d'accueil.

L'allocation quotidienne est due quelle que soit la situation de fortune de l'intéressé. Tous les évacués, sans distinction, y ont droit pour le moment. Il est prévu que, par la suite, la situation des sinistrés fera l'objet d'un examen particulier et que seules seront maintenues les allocations dont les bénéficiaires seront dans le besoin. Mais, en aucun cas, les allocations déjà encaissées ne pourront faire l'objet d'un reversement.

Pour le paiement de l'allocation, une exception a été faite. Elle vise les réfugiés en « zone côtière interdite » ne pouvant y prétendre que s'ils se sont fixés chez des parents (ascendants et descendants) ou des frères et sœurs ou ont loué un appartement avant le 15 janvier 1943.

Pour les sinistrés anciens combattants et victimes de la guerre

Les anciens combattants, les pensionnés de guerre, les ascendants et les veuves atteints dans leurs personnes ou dans leurs biens par les bombardements peuvent faire appel à l'aide de l'Office départemental des Mutilés.

Les intéressés doivent adresser à l'Office des Mutilés de leur département une demande, faite sur papier libre, indiquant très exactement le lieu de leur ancien domicile et le lieu de la résidence de repliement. A cette demande doivent être jointes copie de la carte du combattant ou du livret de pension suivant le cas et copie du certificat de réfugié délivré par la Mairie. Les copies doivent être certifiées conformes aux originaux par la mairie de la résidence de repliement.

L'Office des Mutilés vient en aide aux intéressés par l'attribution d'un secours fixé en principe à 500 francs pour le sinistré ou le réfugié obligatoire chef de famille, plus 200 francs pour la femme et chaque enfant mineur à charge.

Et par l'attribution de secours remboursables dont le montant peut s'élever à 3.000 francs au taux d'intérêt de 1 p. cent et avec une durée d'amortissement de cinq ans.

En outre, peuvent être accordés dans tous les cas, des secours prélevés sur les fonds dont dispose, à cet effet, l'Office National des Mutilés.

Les malheureux enfants mineurs dont les père et mère ont péri dans un bombardement peuvent recevoir, même avant leur adoption comme Pupilles de la Nation, un livret de Caisse d'épargne de 10.000 francs.

Comme conclusions aux renseignements fournis ci-dessus, formons le vœu qu'un effort d'unification soit fait quant au taux des allocations journalières. Il nous revient, en effet, que les allocationss versées aux réfugiés Alsaciens-Lorrains repliés dans le Sud-Ouest sont supérieures à celles attribuées actuellement dans la région de l'Ouest. Espérons qu'il suffira de signaler cette regrettable situation pour que le taux de ces dernières soit relevé.

Et souhaitons aussi que toute latitude soit laissée aux réfugiés pour trouver une résidence de repli chez des parents et des amis, sans que ce choix conditionne le paiement de l'allocation journalière.

Que l'Administration se montre compréhensive et bienveillante et, pour tout dire : humaine.

Georges Rivollet.

LES LIVRES

Plusieurs études historiques

EN un seul volume, au lieu de deux, Mme Paule Henry-Bordeaux réédite son ouvrage sur *Marie Stuart* (1), qui est excellent, non seulement par son information très minutieuse, et par ses qualités d'exposition, mais encore par sa volonté d'impartialité.

On sait quel intérêt a toujours excité la destinée tragique de cette reine de France et d'Ecosse, qui périt décapitée, par ordre de sa cousine Elisabeth, après une captivité de dix-huit ans. Coupable au moins d'imprudences (peut-être aussi criminelle),Marie Stuart manqua trop d'avocats lors de son procès ; mais elle a trouvé, en Mme Paule Henry-Bordeaux, un défenseur fort habile, en même temps qu'un historien objectif.

Les amateurs de « romans historiques », aussi bien que les fanatiques des reconstitutions exactes, trouveront plaisir et profit à lire cette histoire vraie.

○ ● ○

On n'ignore pas quel usage — et quel abus — les historiens, et particulièrement les historiens nationalistes français ont fait de ce qu'ils ont appelé la politique de Richelieu. Il y a deux ans parut sur cette question un livre du professeur Grimm, dont j'ai parlé ici même ; il y a deux mois une brochure de M. Albertini démontrait magistralement que jamais Richelieu n'a voulu les « frontières naturelles », ni souhaité que l'Allemagne ne puisse jamais faire son unité. Aujourd'hui, Mme Isabelle de Broglie, dans le *Traité de Westphalie* (2), s'applique surtout à dégrimer les acteurs de l'une des plus grandes pièces de l'Histoire. Etudiant avec soin les témoignages des contemporains, elle explique avec beaucoup de clarté comment, pendant la guerre de Trente Ans, et lors de la conclusion des traités d'Osnabrück et de Munster, le rôle de la vraie France a été bien différent de celui qu'on lui prête généralement.

De Richelieu et de Mazarin, Mme de Broglie fait des portraits féroces; et elle leur oppose la « France réelle », représentée par une fraction du clergé, par les Parlements et par des hommes tels que Montmorency, Gaston d'Orléans, le comte de Soissons, le duc de Beaufort, Saint-Ybar, qui, selon la remarque de Voltaire, ont servi de modèle à Corneille pour les personnages de *Cinna*.

Le Congrès de Munster dura plusieurs années, et, pendant les négociations, la guerre ne fut pas interrompue. Mme de Broglie consacre de nombreuses pages aux délégués, et notamment aux Français : d'Avaux, expérimenté et digne ; Servien, incapable et blessant ; le duc de Longueville, l'homme de France le plus courtois, et dont la femme fut, pendant de longs mois, la reine du Congrès. Quant aux travaux des plénipotentiaires, ils étaient rendus bien difficiles par la fourbe du Mazarin, dont la créature, Servien, contrecarrait l'action de ceux qui voulaient la fin de la guerre. Il est avéré, d'après le témoignage de tous les contemporains, que Mazarin a longtemps éludé volontairement la conclusion de la paix, et ne s'est résolu à l'accepter qu'après le *Lit de justice* du 25 janvier 1648, et la révolte véritable du Parlement de Paris refusant au roi des crédits pour continuer la guerre.

Le Traité de Westphalie — Mazarin lui-même l'a avoué — a été imposé par la Suède. « C'est la Suède qui étranglait l'Allemagne; ... et le seul article qui pouvait profiter à la France — la cession de l'Alsace — était couché dans des termes tels qu'au lieu de terminer une guerre il en préparait plusieurs autres ». Mais la France *réelle* n'était, en rien, responsable.

Le livre de Mme Isabelle de Broglie contribuera à détruire quelques légendes, et prouvera que le patriotisme intelligent et le pacifisme ont des références anciennes déjà et sérieuses.

○ ● ○

Pour la collection « Les Reines de France », le regretté Gabriel de la Rochefoucauld avait écrit une *Marie Leczinska, femme de Louis XV* (3), qui vient de paraître.

C'est une monographie remarquablement documentée, en même temps qu'un tableau très fouillé de la cour de France. L'auteur s'est efforcé de préciser la psychologie des principaux personnages de l'époque, et, particulièrement, de Louis XV et de la reine. Il rend un hommage nuancé, et magnifique, à la fille de Stanislas, que son époux, si infidèle, rendit mère dix fois, et qui eut, d'ailleurs, la douleur de voir mourir la plupart de ses enfants.

○ ● ○

Le livre de M. Jules Bertaut sur *Madame de Genlis* (4) est très alerte, amusant et instructif. La célèbre femme-auteur, qui a laissé plus de quatre-vingts ouvrages, où elle enseigne généralement une morale très pure, fut elle-même une insupportable garce, que relèvent d'ailleurs une activité et une énergie peu communes. Ses palinodies furent nombreuses ; après avoir joué le rôle qu'on sait auprès de Philippe-Egalité, elle émigra en 1792; revenue en France sous le Consulat, elle entra tout simplement dans la police; en 1814, elle acclame les Bourbons, et commence à écrire une Histoire de Henri IV, qui parut en librairie... le jour même où Napoléon rentra de l'île d'Elbe ! Pas de chance... Mais qu'importe ! Elle adresse immédiatement à l'Empereur une lettre d'excuses... Et, tout de suite après Waterloo elle recommence à accabler Louis XVIII de suppliques, non sans succès, d'ailleurs, car elle finit par obtenir du roi une pension...

Sa vie fut longue, et ses convictions, on le voit, ne manquèrent pas d'élasticité.

○ ● ○

Dans *Le Vol de l'Aigle* (5), M. Jean Thiry, spécialiste réputé des études napoléoniennes, raconte cette marche triomphale de vingt jours que Chateaubriand appelait « l'invasion de la France par un seul homme » (Napoléon lui-même a affirmé à Sainte-Hélène que ç'avait été la période la plus heureuse de sa vie).

M. Thiry est un historien très consciencieux et brillant. Grâce à lui l'évocation du passé est, réellement, une résurrection.

○ ● ○

Voici, enfin, le *Bismarck* (6) de M. Gert Buchheit, traduit par MM. Maurice Betz et Pierre Pargal. La vie du « chancelier de fer » y est exposée en trois parties : le lutteur (jusqu'en 1862); le maître (jusqu'en 1871) ; le potentat.

M. Gert Buchheit a su rendre particulièrement vivante et passionnante l'histoire de « cet homme puissant qui a forgé le Reich de son poing redoutable, de façon plus céleste que terrestre, comme s'il appartenait à la race des Titans ou des Nornes ».

René Gerin.

(1) Plon; (2) Editions de la Toison d'Or, à Bruxelles; (3) Les Editions de France; (4) Grasset; (5) Berger-Levrault; (6) Editions Colbert.

LIVRES PARUS RÉCEMMENT

PIERRE ROUSSEAU : *Notre amie la Lune* (Hachette). — Les mystères de notre satellite sont loin d'être éclaircis, et M. Rousseau a voulu évoquer pour le grand public les recherches et controverses à leur sujet. On nous prédit la mort de la lune dans 45 milliards d'années... En attendant, les poètes ont encore le temps de rêver, et les savants de discuter.

○ ● ○

AGRICOL PERDIGUIER : *Mémoires d'un compagnon* (Denoël). — Souvenirs savoureux d' « Avignonnais-la-Vertu », fils d'un volontaire de 1792, et compagnon-menuisier de l'association du « Devoir de liberté ». Nouvelle édition très soignée, avec préface de Jean Folain.

○ ● ○

DIVERS. — Aux Presses universitaires de France : *Petite physique pour les non-physiciens*, par Claire Salnte-Soline; *le Rôle des Syndicats dans l'organisation industrielle en France depuis* 1940, par Jacques Berthon.

Au Mercure de France : *Nature aux cent visages*, par Roger Reboussin (œuvre d'un peintre de plein air; observations et remarques pleines d'intérêt sur les animaux de la nature).

Chez Stock : *le Socialisme universitaire*, par Hubert Bourgin (chargé contre les doctrinaires et mandarins du marxisme).

Aux Editions de l'Institut d'études corporatives et sociales : *La formation professionnelle artisanale*, par Maurice Avril.

Chez Debresse : *Vers un monde nouveau*, essai de culture humaine raisonnée, par James Pointe.

Aux Editions Spid : *Guide fiscal, taxes à la production et sur les transactions*.

R. G.